

Clinique Marzet

Chantier interdit aux germes

L'établissement palois, qui doit redoubler de vigilance en raison des travaux de rénovation qu'il connaît, poursuit la surveillance de ses sites opératoires et vise le haut du prochain palmarès.

Un labyrinthe pour le visiteur. Un casse-tête pour le personnel chargé de l'hygiène. La clinique Marzet a beau être en travaux, pas question de faire se croiser ouvriers et patients, surtout aux abords de services aussi sensibles aux bactéries que la chirurgie orthopédique ou la cancérologie. Le parcours fléché qui quadrille l'établissement, crédité cette année d'un score de 93,65 sur 100 (catégorie A), fait partie intégrante de sa stratégie d'hygiène.

Il y a quatre ans, le lancement de ce vaste chantier de 13 000 mètres carrés, pour un coût de 22 millions d'euros, a coïncidé avec celui de protocoles d'hygiène stricts, dictés par les objectifs de certification ministérielle. En 2006, l'enquête de prévalence donnait un score au ras du plancher (0,8 % d'infections, contre 4,97 % pour la moyenne nationale), un chiffre contenu à 2,1 % au dernier pointage. A Marzet, on suit de près les palmarès. « Je crois en la culture de la preuve », annonce d'emblée Marc Verdier, le directeur de l'établissement. En février 2006, Marzet se dote d'un service « qualité et gestion des risques ». Florian Launay, 29 ans, après un cursus de microbiologie, en est le responsable. Avant, il travaillait dans le domaine des produits laitiers. « La culture et les méthodes sont les mêmes, seuls les risques différent », note-t-il. A son côté, Nathalie Lebigre (*lire page XVI*), infirmière hygiéniste, multiplie les opérations de sensibilisation du personnel et assure le suivi des protocoles. « Nous nous appuyons aussi sur des



PRÉCAUTIONS La signalétique mise en place dans l'établissement pendant la durée des travaux fait partie intégrante de sa politique d'hygiène.

correspondants d'hygiène dans la plupart des services. Mais, comme il y a eu des départs, on est à la recherche de quelques bonnes volontés... » reconnaît Florian Launay.

Les efforts ont payé. Les indicateurs chiffrés le prouvent. « On a dépassé nos objectifs en matière de consommation de solution hydroalcoolique, avec 1 037 litres en 2009, précise Florian Launay, et le taux d'infection au staphylocoque doré chute, passant de 0,75 % à 0,69 % en mars. »

Généraliser la surveillance des sites opératoires

La rénovation de la clinique a compliqué la tâche du duo d'hygiénistes. A la suite d'une réunion « spécial chantier » du Comité de lutte contre les infections nosocomiales, où il a été question de gravats et de semelles de chaussures, un protocole a été mis en place pour éviter la coactivité. « Il fallait tout calfeutrer, explique Marc Verdier. Ça nous a causé beaucoup de soucis : il a fallu modifier les circuits des patients, et nous n'avons pu empêcher des nuisances dues au bruit. » Reste

que le principal a été préservé : les bactéries ne se sont pas conviées à la cérémonie d'ouverture. « Nous avons détecté une seule fois de l'aspergille, en quantité infime, lors d'une inspection. Après un deuxième bionettoyage, le germe avait totalement disparu », rassure Marc Verdier. Aussi, les infections sont rares. « Le dernier cas porté devant le médecin médiateur date de 2008 », précise le directeur.

Débutée dans les services les plus à risque, la surveillance d'infection des sites opératoires n'est pas encore complète. « On ne la pratiquait pas en ophtalmologie. Or, on a listé des améliorations à apporter sur un appareil destiné à traiter la cataracte, notamment », poursuit Florian Launay. La carotte du palmarès ministériel n'est jamais loin. Marc Verdier approche son index d'une case où Marzet obtient 7 sur 10 : « Avec l'ophtalmo, on passe à plus de 70 % des services surveillés, alors on obtiendra 10 sur 10 sur cet item... Donc, pour le classement de l'année prochaine, on peut viser une note de 97 sur 100. » Rendez-vous est pris. ● T. S.

Portrait « L'hygiène, c'est facile si l'on s'y tient »

Nathalie Lebigre, infirmière hygiéniste à la clinique Marzet, à Pau, patrouille chaque jour dans tous les services pour s'assurer que les protocoles sont respectés. Et montre l'exemple.

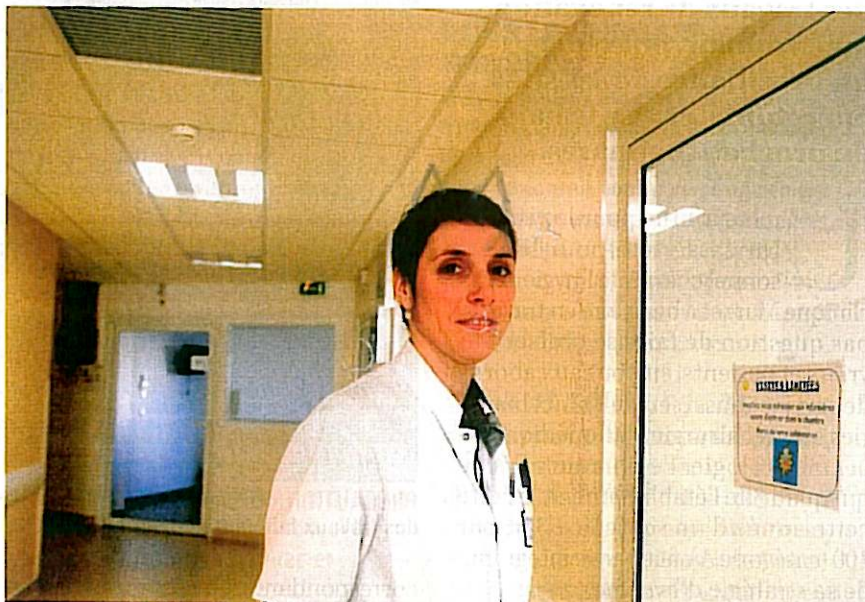
Le sourire fait partie de la panoplie. Quand elle ne prépare pas les audits et les enquêtes ou ne procède pas à la mise à jour des protocoles, Nathalie Lebigre arpente les couloirs de la clinique Marzet, passe dans tous les services. « Il faut dire, redire et redire encore. C'est parfois un peu usant », concède-t-elle. Ce matin, elle a dû argumenter pour faire quitter son sous-pull à une collègue. « Pas hygiéniques, les manches qui dépassent. »

Le portable sonne : « Une tache de teigne au niveau de l'incision prévue pour une opération chirurgicale. » Nathalie consulte ses fiches, appelle le dermatologue et décale l'opération pour qu'elle ait lieu dans des conditions optimales. Les conversations commencent souvent comme ça : « Allô, Nathalie, qu'est-ce qu'on fait ? » L'infirmière répond au plus vite, consulte le site Nosobase et ses forums de discussion ou donne un coup de fil au Comité de lutte contre les infections nosocomiales du Sud-Ouest.

Des contrôles imprévisibles à 3 heures du matin

Nathalie Lebigre salue chaque infirmière par son prénom sans avoir à déchiffrer leurs badges. Pas étonnant : elle est des leurs. Avant d'être promue infirmière hygiéniste, elle a officié pendant cinq ans au service des soins continus.

Après avoir obtenu son diplôme à l'hôpital Saint-Antoine, à Paris, la jeune femme a commencé sa carrière dans la capitale, à l'hôpital Tenon, puis à Bichat. « Je me suis sensibilisée toute seule aux problématiques d'hygiène », confie-t-elle. Quand le poste d'hygiéniste est créé à la Clinique Marzet, en 2007, elles ne sont que deux à postuler. « J'avais envie de faire un break au



MÉTHODIQUE Nathalie Lebigre a décroché un diplôme universitaire en hygiène hospitalière. Son métier est aussi de conseiller les patients et leurs familles.

niveau des soins », raconte cette professionnelle de 37 ans.

Aussitôt sélectionnée, elle prépare, en parallèle, un diplôme universitaire en hygiène hospitalière, à Toulouse. Elle le valide en septembre 2009, après un stage pratique à la clinique Esquirol, à Agen, où elle évalue les pratiques de perfusion. « C'est un geste basique, mais, comme tout geste invasif, il est potentiellement dangereux. »

Conseiller les patients et leurs familles fait aussi partie du métier. « Ce n'est pas toujours facile de leur faire prendre les bonnes habitudes, car ils arrivent stressés, avec toutes sortes d'informations nouvelles à assimiler. » Grâce à Nathalie, des distributeurs de solution hydroalcoolique sont désormais installés dans tous les services. « On ajoute une étiquette dans les chambres, pour expliquer que ce n'est pas réservé au personnel ! » précise l'infirmière hygiéniste. Elle ponctue ses propos d'une énergique friction

des mains dans les règles de l'art, mimant une petite danse sans savon, de la paume jusqu'au bout des ongles.

Il lui arrive aussi d'effectuer quelques vérifications nocturnes. Comme ce passage imprévisibles à 3 heures du matin, la semaine passée. « Pour les bijoux, on se bat, grogne l'hygiéniste, ce matin encore, j'ai dû intervenir. L'important, c'est de ne pas aller au conflit... »

« L'hygiène, c'est pas bien compliqué, mais il faut s'y tenir », déclare-t-elle. Et, même à la maison, avec ses deux filles de 8 et 11 ans, le message passe. « Lorsqu'elles font tomber une chips, elles ne la mettent pas à la bouche. Elles disent : "C'est pas hygiénique" », rapporte la maman dans un sourire. A la fin des travaux, Nathalie Lebigre devrait investir un nouveau bureau, juste à côté du responsable de la qualité et en face du directeur. La reconnaissance de son travail. ● T. S.